L'Œuvre de guerre du peintre Albert Besnard

Henry Cochin

1918

PRÉFACE

i

Voilà des années qu'Albert Besnard veut bien m'admettre dans l'intimité de sa pensée d'artiste, et approuve les explications que j'ai cru pouvoir donner du sens symbolique de ses peintures.

Ce peintre si essentiellement *peintre* est un penseur aussi, semblable en cela à plusieurs de ses maîtres de la Renaissance. S'il n'a cherché, bien souvent, par les lignes, les formes, les valeurs, les couleurs, que l'expression de la beauté et sa joie, il lui a semblé parfois aussi que cette même langue pouvait servir à faire entendre une pensée philosophique ou morale.

J'ai donc tâché à plusieurs reprises, d'épeler cette langue et d'aider les autres à la lire. Il y a bien peu de ses grandes recherches où Besnard ne m'ait permis de le suivre, bien peu de ses conceptions dont je n'aie discuté avec lui la psychologie, que ce fût à Berck-sur-Mer ou à Paris, à la Faculté des Sciences, au Petit Palais, à la Comédie française.

Je le suivais ainsi, jusqu'aux premiers mois, très pacifiques, de 1914, — ii
si pacifiques en effet que le peintre les employait à terminer sa superbe allégorie de la Paix, pour le Palais de la Haye.

La Guerre nous a séparés. Alors, grâce à des lettres, des envois de croquis, de photographies, — comme j'ai pu, — j'ai eu encore le privilège de l'accompagner sans cesse. Puis nous nous sommes retrouvés, pendant

les quelques visites qu'il a faites à Paris. Il n'avait pas un instant cessé de servir son art, et par son art, sa patrie. Les souffrances de son cœur n'y avaient rien changé.

Mais par la force même des circonstances, la direction de sa recherche avait été modifiée. Nul ne songeait plus à faire décorer de peintures des murs de palais : tous les palais étaient fermés. Mais il y avait encore des images à perpétuer. Besnard est devenu le peintre des grands portraits historiques. C'est ce que l'on appellerait par excellence être peintre d'histoire, si le sens de ce mot ne s'était pas tant spécialisé.

Ce n'est pas que Besnard ait renoncé au plaisir de peindre pour la joie des yeux, ou de peindre pour exprimer des symboles. Il sera parlé dans ces courtes pages de certaines peintures où se découvre un symbole, d'autres encore qui ne sont que peinture, qu'art et nature. L'année 1917 elle-même a vu naître un adorable corps de néréide, que caresse la lumière transparente et voilée de la vague.

Mais ce furent des exceptions, des vacances d'esprit que le peintre se donna. Tout le reste de son effort se concentra vers un haut devoir, qui eut aussi ses jouissances profondes. Dès les premiers mois de la Guerre, il fut appelé à reproduire l'image de quelques-uns des hommes qui ont tenu la première place, en ces jours terribles et grandioses que nous vivons. iii

Les uns sont venus le trouver dans son atelier de la Villa Médicis. D'autres — les plus glorieux — l'ont appelé près d'eux. Il alla au Vatican, contempler les traits ascétiques de Benoît XV. Et plus tard, il lui fallut gagner les bords de la mer du Nord, pour y rencontrer, sur la terre libre de la Belgique, les champions de l'honneur, le Roi et la Reine des Belges.

C'est l'histoire de quelques-uns de ces grands portraits que j'ai voulu commémorer, en notant des détails de fait dont quelques-uns me sont personnellement connus. La chose m'a semblé en valoir la peine.

L'histoire continuera. Parmi les hommes qui dirigent la lutte de cette heure, d'autres, par force, passeront encore devant notre peintre. Cet hiver même, pendant les quelques jours qu'il demeura parmi nous, on

murmurait des noms : c'était Venizelos, c'était Clemenceau. Je ne sais ce qu'il en faut croire.

Mais il y a un chapitre que je puis clore, parce que je le connais. Je raconte ici ce que j'ai vu, ou ce que j'ai appris directement. Et ce sont choses que l'histoire de l'art ne regardera pas avec indifférence.

D'ailleurs, si j'ai cherché jadis la pensée cachée dans les peintures de Besnard, — ses portraits encore ne sont-ils pas pleins de pensée ? Seulement ici il n'y a guère besoin d'explication et chacun la trouvera lui-même. Je fixe seulement les circonstances. Et pour cela je réunis et je publie ensemble deux fragments de souvenirs personnels, écrits, l'un en mai 1916 pour la *Revue hebdomadaire*, l'autre en décembre 1917. Je les donne tels quels, et sans presque y rien changer. Toute leur valeur est d'avoir été écrits sous l'impression directe des faits.

Je puis, pour y ajouter de la beauté, y joindre la reproduction de quelques magnifiques dessins de Besnard. Études pour ses peintures ou morceaux détachés de ses grandes compositions, traités à part pour la satisfaction du peintre, et préparant (pour quelques-uns) une suite d'eaux-fortes, — iv
ce sont, je ne crains pas de le dire, des documents de premier ordre.

Ces reproductions m'arrivent de Rome, le jour même où j'écris ces lignes. J'ai une grande joie à les joindre à mon récit. Je remercie, de tout cœur, Albert Besnard qui me la donne.

Se souvient-il ? — C'est à Rome que nous nous sommes connus, lui et moi ; il y a quarante ans (et plus ! ne le dites pas). Je le vois dans mes souvenirs, plein de vie et de talent, promettant autant qu'il a tenu. Il enchantait tous les esprits amoureux des arts par l'abondance, la richesse d'un généreux pinceau. Il comprenait Rome et l'esprit romain, aussi bien dans l'art et l'antiquité, que dans l'élégante modernité romaine, qui mélange tous les âges. Ajoutons, pour tout dire, qu'il était jeune, mince comme un roseau, avec une gaîté si aimable, un esprit si français !

Tout Rome en raffolait. Elle ne l'aime pas moins, alors qu'il ajoute aux grâces du même esprit la pleine possession de la renommée, et la gloire

d'un long et noble labeur. Ce fut vraiment une rare et heureuse destinée qui l'a placé à Rome à cette heure, entre toutes.

Je veux dire comme il y a honoré la France et représenté l'art français.

MARS 1918.

I

Mai 1916.

Après nos soldats, — ceux d'entre nous qui, pendant ces dures années, auront le mieux mérité pour la patrie, ce sont les bons ouvriers qui, hardiment, patiemment, travaillent de leur métier.

Je veux dire : tous les ouvriers, ceux de la pioche et ceux du marteau, ceux du champ et de l'usine, de la gare et du bureau, les enfants, les vieux, les hommes, les femmes.

Je veux dire aussi les ouvriers de la pensée, ceux qui ne se sont pas laissé courber par la douleur vers l'oisiveté et l'énervement, ceux qui ont voulu, pensé, ouvré, et qui, s'ils ne pouvaient défendre la France par les armes, l'ont du moins honorée, tandis qu'elle combattait.

Ceux-là la préparent noble et belle, vivante, pour le retour et la joie de ceux de ses défenseurs qu'aura épargnés la mort. Et aux yeux de ses ennemis, aux yeux des neutres, témoins incertains de ses luttes, ils affirment sa sérénité et sa force.

Ces bons Français que l'âge détourne du front, et qui servent à leur manière le pays, sont plus nombreux que l'on ne croit. On travaille dans bien des bibliothèques, des laboratoires, des ateliers. De belles œuvres, de beaux livres porteront les millésimes des fatidiques années. Le deuil n'a pas arrêté de nobles efforts. Je sais un historien qui, sur un volume d'histoire savamment élaboré, a pu écrire une dédicace au nom d'un fils bien-aimé, mort pour la patrie [1].

1. Je veux parler du troisième volume de l'*Histoire de Charles V*, par M. Delachenal. (Paris, Picard, 1916.)

C'est aussi le père d'un de nos glorieux morts, dont je voudrais ici célébrer l'œuvre, poursuivie jour par jour, dans le deuil et l'angoisse, sans faiblir : le grand peintre Albert Besnard[2].

La guerre avait trouvé Besnard au plus haut point de la renommée, et fameux dans tous les pays de l'Europe, presque autant qu'il l'est en France. Mais c'était une pure renommée d'artiste et ce l'est resté. Besnard est un peintre et exclusivement un peintre, une tête, une main, un cœur de peintre. Et ni ses vastes relations, ni la culture variée de son esprit ne le font sortir de son domaine étroit de peintre, si j'excepte quelques très heureuses incursions dans la littérature, où il reste encore bien peintre. Si quelque ami, par gentillesse et honnête flatterie, cherche dans le passé le souvenir de certains peintres que les circonstances ou les voyages ont détournés un moment de leur art vers la guerre ou la diplomatie, s'il lui rappelle un Michel-Ange ou bien un Rubens, le peintre proteste. Il est bien clair que le compliment lui est désagréable. Il est né artiste, d'une race d'artistes, renforcée encore par son union avec une grande artiste, née elle aussi d'artistes.

Il n'a jamais pensé qu'à représenter par des lignes et des couleurs la 3
vie, la beauté, la pensée. Quand la guerre l'a surpris, à Paris, après sa première saison de villa Médicis, un an après son fameux voyage oriental, il ne songeait qu'à son art. C'était un optimiste et un pacifique. Quand il avait rapporté des Indes les images chaudes et caressantes du peuple du soleil, il ne rêvait guère qu'un étrange destin allait faire émigrer le haut turban, du Gange à la mer du Nord, et faire de l'Homme en rose, l'homme en kaki !

Pourtant, Besnard est un peintre d'idées. Personne ne le sait mieux que moi, qu'il a bien voulu admettre parfois à les interpréter. Dès longtemps, il excelle à les représenter par des symboles humains. Ainsi il a exprimé l'idée de l'Art au Petit Palais, de la Nature et de la Science à la Sorbonne et à l'École de Pharmacie, du Drame de l'homme à la Comédie Française, de la Souffrance et de la Charité à l'hôpital de Berck-sur-Mer.

2. Robert Besnard, qu'une mort héroïque a enlevé à de hautes espérances d'avenir, était lui-même un peintre de talent.

Un peintre célèbre, habitué à de semblables expressions, devait nécessairement être convié à représenter aussi quelques-unes des idées immortelles sur lesquelles, sincères ou non, les peuples prétendent fonder leur politique. Et il arrive par force qu'un semblable artiste vient à exercer une influence sur les affaires publiques.

Le 28 juillet 1914 — retenez bien cette date — Besnard mettait sa signature au bas d'une grande peinture destinée à décorer le palais de la Paix à la Haye[3]. Ne vous récriez pas ! Je ne vois rien que de beau dans cette extraordinaire coïncidence. Elle ne serait ironique et sanglante, que pour 4
un peintre qui serait du pays de M. de Bethmann-Holweg et des « chiffons de papier ».

Un peintre français a le droit d'en être fier.

Voyez comment l'habile symboliste avait figuré l'image de la Paix : tout en haut, dans un ciel blanc et calme, plane la Balance, l'emblème de la Justice ; car sans Justice il n'est point de Paix. La Justice elle-même n'apparaît pas à nos yeux ; vertu divine, elle reste dans l'empyrée, près de Dieu. Elle ne demeure pas sur la terre, mais la terre ne peut être disputée et distribuée que sous l'autorité de son signe. Au-dessous de la Balance, sur le sommet et les flancs d'une sorte de tertre, trois hommes discutent : l'un à gauche, violent, qui clame à haute voix, et s'irrite et se raidit ; l'autre à droite, vieillard grave et digne, qui atteste son droit, et désigne du doigt la terre qui est légitimement sienne. Entre les deux, et les dominant, debout sur le sommet de la colline, se dresse l'arbitre. Il est vêtu de rouge. Sa belle tête, puissante et anguleuse, son œil profond rappellent le type que les siècles attribuent au maître de la pensée du monde, Dante Alighieri — celui qui clamait : *Pax, Pax, Pax !* Il semble que cette ressemblance se soit imposée au peintre.

Le sage arbitre, d'un geste ferme, arrête le violent et lui impose silence ; de l'autre main, il approuve par une sorte de bénédiction la juste réclamation du vieillard qui est à sa droite.

3. Je rappelle que l'architecte de ce palais est un des plus nobles artistes de la France envahie, M. Cordonnier, de Lille.

Ainsi il affirme le droit et décide la paix.

Au-dessous du juge et des deux parties, plus bas, au pied de la colline, se dresse, douce, souriante, une grande et forte femme, amplement drapée, qui porte dans ses bras un bel enfant. C'est une mère. C'est la Paix.

À droite et à gauche d'elle, deux cavaliers entraînent, l'un à droite, l'autre à gauche vers les plaines, des chevaux fougueux qui se défendent. Ils s'en vont, chacun de leur côté, les armes basses.

Ainsi Besnard, à la veille de la Guerre, avait conçu l'image de la Paix. Le temps manqua pour porter la toile à la Haye et la mettre en place dans le palais de la Paix. Que devint-elle ?

Les aventures de cette grandiose peinture sont bien celles que le destin présent lui pouvait promettre. Les États-Unis, vrais amis de la paix, ont réclamé la peinture fameuse, et ont voulu la voir. On l'a roulée, on l'a embarquée sur un paquebot, et les pirates allemands ont failli torpiller la Paix ! On l'a cru submergée, et le télégraphe en a annoncé la perte dans le monde entier. Elle a échappé pourtant et abordé la côte d'Amérique. Là-bas, on a déroulé la toile ; on l'a déployée, exposée. Elle est devenue comme une bannière ; elle célèbre, par ses parlantes allégories, notre amour du droit et de la paix, pour lequel nos héros versent leur sang chaque jour.

On la verra rétablie à la Haye, quand l'injustice aura cédé au droit, et que la balance d'en haut aura repris son équilibre.

Et cependant la guerre commençait.

Au cours du terrible été, M. et M^me^ Besnard retournaient à Rome et s'installaient à la villa Médicis comme c'était clairement leur devoir. Jamais le paradis du Pincio ne fut plus vide, ni plus triste.

À Rome, ville innombrable en demeures magnifiques, la France est fière de posséder, aux deux bouts de la ville, deux des plus admirables. C'est le palais Farnèse et c'est la villa Médicis. Jamais leurs hôtes ne les ont habitées en des heures plus palpitantes qu'en ces derniers mois de l'année 1914. C'était l'heure où l'Allemagne inondait la Ville éternelle de ses

agents publics et privés, de leurs sourires et de leurs fourberies, sous la conduite de M. de Bülow. Nous ne les égalions ni par le nombre, ni par les *talents*, certes ! Mais nous n'avions pas à les envier. Nous ne saurions pas faire leur métier : et d'ailleurs, il ne leur a pas réussi ! Peu à peu, le flot s'est écoulé. Les derniers jours de M. de Bülow à la villa Malta, gardée comme une forteresse, après la disparition progressive de ses acolytes, alors qu'il n'osait plus montrer son nez dans les rues, sont parmi les scènes comiques de nos tragiques années.

Non, il ne nous manquait rien à Rome !

La diplomatie française à Rome, en ces jours décisifs, mérite notre admiration et notre reconnaissance ; elle est la fin et le couronnement d'une longue œuvre de persévérance, d'habileté en même temps que de loyauté, qui fait un immense honneur à l'ambassadeur qui l'a menée. Il était heureux que la France intellectuelle fût représentée auprès de lui par quelques-uns de ceux qui l'honorent le plus dans la science et dans l'art. Ce fut pour le pays un grand et efficace appui. À l'École française, nous avions M^gr^ Duchesne, à l'Académie, Albert Besnard. Ils furent à leur poste au premier signal, mais seuls ou à peu près.

Les jeunes savants, les jeunes artistes, dont ils vivent habituellement entourés, étaient en France, à leur devoir. C'est une de nos douleurs de voir aller à la mort la jeunesse intelligente et laborieuse, ornement futur de la patrie : c'est aussi notre gloire. Un jour, un journaliste demandait à M^gr^ Duchesne s'il ne pensait pas qu'on aurait dû en France, comme on fait, dit-on, en Allemagne, mettre à l'abri quelques-uns de nos jeunes savants. « On aurait eu beau dire, répondit l'illustre savant, on ne serait jamais 7
arrivé à faire d'un de nos jeunes archéologues, un embusqué ! »

Il faut en penser autant des jeunes artistes !

Le deuxième étage du palais Farnèse, rendez-vous ordinaire de tout ce qui pense et qui travaille parmi les passants de Rome, eut ses jours de solitude et de mélancolie, malgré les merveilles du ciel et de l'horizon. La villa Médicis, ce prestige lumineux et doux de grâce et d'élégance, ce séjour enchanteur où chaque soirée est un poème toujours nouveau, fut,

elle aussi, déserte, et la beauté, par moments, a semblé la fuir.

Besnard a ressenti si vivement cette impression, qu'il lui fallut la peindre. Il lui semblait qu'il n'y avait plus de place pour l'art ; et c'est dans le langage de l'art qu'il l'a su dire, en une page délicieuse. La verra-t-on jamais ? Je ne sais. Peut-être que non, car il n'aime pas la produire.

« Les Muses s'en vont. » C'est le nom qu'il lui faut donner. Sur une falaise haute, au-dessus de la mer (un décor pour les Océanides), dans un ciel rose et brumeux du matin, les déesses prennent leur vol, l'une après l'autre ; l'une est envolée (la première), et confond presque ses draperies déroulées avec les déchirures du brouillard ; d'autres, après elle, s'apprêtent à partir, debout, ou à moitié dressées, ou inclinées encore sur le gazon, mais accoudées déjà, et déjà en mouvement.

Celles-là ne sont pas tout à fait décidées ; les autres vont revenir, sans doute, après un tour dans l'air frais du matin. Car, après tout, je pense que le peintre s'est trompé. Elles essaient seulement leurs ailes. Les Muses ne se sont pas en allées ! 8

De fait, elles sont restées près du peintre. Elles l'ont mené parmi les bosquets de la villa, dans la lumière des lauriers et les ténèbres des énormes chênes verts. Il y a peint quelques-unes de ses meilleures études. L'une, qui figure la poursuite, sous les ombrages, d'une nymphe par un centaure, m'a fait penser à Fragonard.

Des Muses, il y en a une du moins, plus austère et fidèle, qui n'a pas quitté le peintre et qui le sollicite : c'est la Muse de l'Histoire. Elle allait tout justement le charger de conserver pour la postérité l'image de quelques-uns des plus grands inspirateurs de l'histoire de nos jours.

Rome est toujours le centre du monde. On reconnaîtra un jour que Rome a été un des pivots de la récente évolution de l'humanité. On a pu dès l'abord, raconter les événements romains de 1914 et 1915 avec une précision qui les fait déjà entrer dans l'histoire [4]. Je n'ai pas à y revenir.

4. Il faut citer le livre si complet dans sa concision de M. Jacques Bainville, *la Guerre et l'Italie*. Je signale aussi à l'attention une récente publication d'un des hommes qui

Il appartenait au peintre de fixer la figure et l'attitude des personnages de ces grandes scènes. En de pareilles circonstances, le portrait est un des documents de l'histoire. Le peintre de portraits entre en contact direct et personnel avec son modèle, et en même temps avec l'entourage, le milieu. L'atelier de la villa Médicis ne fut pas longtemps désert. Il est devenu vite comme un terrain neutre où passent et repassent des acteurs de l'histoire, des curieux, des témoins. Le peintre est lui-même le témoin principal ; il ne fixe pas une image comme le peut un objectif de photographie ; il ne fait même pas, comme il en a coutume, seulement une œuvre d'art : sa pensée personnelle et son jugement ont une part importante dans son interprétation.

Si cela est vrai en tous temps, combien plus en ces temps où toute âme est en vibration, et où l'œil, et avec lui l'esprit, ne peut voir et concevoir que selon le rythme de cette vibration ! Ajoutez ceci encore : des portraits peints à Rome de 1914 à 1916 ne devaient pas être des travaux d'observation lente et minutieuse. Car les modèles eux-mêmes ne peuvent s'offrir à l'étude du peintre qu'à la dérobée, à leurs instants perdus. Il faut qu'il les conçoive plutôt qu'il ne les imite, s'aidant seulement de poses rapides pour former et corriger sa conception.

Trois portraits que Besnard a peints dans des conditions aussi exceptionnelles sont des tableaux plus que des portraits, encore que la ressemblance de ses rares modèles y soit reproduite avec la réalité de la vie.

Une élection de pape, survenant à l'heure même des grands drames de l'humanité, comme un signe de la volonté du ciel, n'est pas une circonstance sans exemple dans l'histoire. Sans rechercher loin, on trouve, en 1800, à Venise, l'élection de Pie VII, à la fin de la Révolution, à l'heure de la défaite de nos troupes par l'Autriche, à la veille de la revanche de Marengo.

L'élection de Benoît XV eut lieu dans des jours aussi graves. Qui de nous a oublié, à la fin du terrible août de 1914, la mort presque soudaine de

connaissent le mieux l'Italie intellectuelle contemporaine, M. Gabriel Maugain. (*L'Opinion italienne et l'intervention de l'Italie dans la guerre actuelle.* Champion, 1916.)

Pie X ? Ce fut comme une déchirure dans le ciel sanglant, par laquelle il semblait que montât vers Dieu l'âme affligée du vieux pontife, pour réclamer justice.

Sur la tête de son successeur reposent tous les espoirs de l'humanité qui croit. De sa bouche pourront sortir, au jour dit, les paroles de vérité et de justice.

Pour contempler cette figure unique, le peintre a eu tout juste quatre séances. Il en a passé une à fixer l'ensemble dans ses lignes générales, les suivantes à dessiner quelques détails des traits. Suivant sa pratique ordinaire, il a fait du visage une étude assez poussée, au crayon rehaussé de pastel. Cette étude magnifique est ici reproduite. Sous un front haut et une couronne de courts cheveux noirs, les traits émaciés, tourmentés, sont fins, éclairés d'un œil vif et d'un sourire très doux. C'est bien là l'expression que l'on cherchait, celle du prêtre saint, celle de l'humaniste, qui aimait à se proclamer, dans un des premiers documents de son règne, le continuateur des papes protecteurs des lettres et des arts[5]. Mais c'est aussi celle du savant diplomate, disciple du grand Rampolla.

Pour finir, Besnard a tenu — c'est bien la pensée d'un peintre — à dessiner spécialement les deux mains du pape. C'est un dessin à la plume d'une rare beauté. Dans les mains réside une part très grande de l'expression humaine. Et quelles mains que celles-ci : celles qui portent la charge du pouvoir tout-puissant ! Celles qui ont droit de pardonner et bénir, et dont l'élévation, dit l'Écriture, figure à elle seule le sacrifice qui monte le soir de la terre vers Dieu.

Muni de ces rares documents, Besnard a rêvé, conçu, exécuté son tableau. Il l'a baigné de l'atmosphère légère et pure de Rome.

Benoît XV marche dans les jardins du Vatican. La robe blanche paraît à peine au milieu des draperies du grand manteau rouge, qui entoure les épaules et que les deux mains jointes réunissent sur la ceinture. Le pape s'avance vers nous, la tête levée, en souriant. Il est encadré des masses lourdes et sombres des grandioses cyprès, et dans le fond, au-dessus de

5. Je veux parler du bref adressé en octobre 1914 à l'archevêque de Ravenne à propos du six centième anniversaire de Dante.

sa tête, comme une tiare immense, s'élève et monte vers le ciel, dans la brume du soir qui l'immatérialise, la coupole de Saint-Pierre.

Mai 1915. C'est le mois que l'Italie nomme son « mois historique ». Ceux qui l'ont vécu ne l'oublieront jamais. Ces cortèges populaires innombrables, et dignes, et presque graves, ces manifestations définitives d'une volonté nationale contre laquelle nul ne pouvait lutter, furent un incroyable spectacle.

Aucune de nos crises politiques n'en a connu de semblables, car rien ici ne ressemblait à une émeute ni à un désordre.

Un témoin intelligent disait, un peu plus tard, à Gabriele d'Annunzio :

« Vous aurez été Lamartine en 1848. Mais plus heureux que lui, vous n'aurez pas eu besoin de faire une révolution ! »

Et de fait, c'est le poète fameux qui fut l'entraîneur de cet étonnant mouvement. Sa harangue au peuple de Rome a réveillé les antiques échos des rostres et du Forum. Il y a ainsi quelques heures dans l'histoire de l'humanité, où seuls la mâle mélodie de la voix des poètes et le rythme copieux de leur langue sont capables de donner sa forme à la pensée d'un peuple. 12

Et ne dites pas que ce fut dans le passé le fait de poètes populaires, et qu'on n'y attendait guère un poète savant, à l'idée complexe, au mètre rare. Chez lui, a-t-on dit, « tout est docte, même le langage des passions ». Mais je ne sache pas que les Tyrtée fussent des poètes populaires. Dante n'avait-il pas amené sa langue et son mètre à la perfection ? Il n'y a pas que les Ange Pitou pour remuer les peuples. Les idées qui courent les rues et les champs sont toujours plus belles sous un riche vêtement poétique.

D'Annunzio a pu faire sentir cela à son peuple en sa langue, puisqu'il l'a fait sentir même à nous en la nôtre. Nous n'oublierons jamais ses sonnets français du départ, et cette amoureuse déclaration de patrie à patrie :

> France ! France ! sans toi le monde serait seul !

C'est cet être de génie, mais complexe, étrange, imprévu, que Besnard a jeté sur le coin d'un siège, à demi assis, triomphal et riant, avec sa tête rase au bizarre ovale, dressée. Il tient à la main un livre entr'ouvert, où son doigt marque une place, car le livre fait partie de lui-même ; près de lui, ainsi qu'il convenait pour tout dire, le peintre a esquissé la forme blanche et nue d'un marbre antique.

Tout est contraste !

Pour finir, Besnard a eu mission de peindre le cardinal Mercier. Son tableau n'est pas terminé [6], mais avec une grâce amicale dont je lui sais gré, il a bien voulu faire pour moi une rapide mais superbe esquisse.

Ayant devant lui le grand Cardinal, plus que jamais Besnard a voulu faire du portrait un tableau d'histoire. Il a raconté au monde à venir le sanglant et sublime martyre de la Belgique, en même temps qu'il perpétuait l'image du prélat catholique qui a été son infatigable champion. C'est une merveilleuse pensée. 13

Le Cardinal est sorti de la Belgique captive, et il y est rentré. Devant son autorité morale, la force a cédé ; on sait avec quelle dignité simple, quelle finesse aussi, il a su se diriger parmi les fureurs et les ruses. Il est venu à Rome, précédé de la lettre solennelle de protestation de l'épiscopat belge, témoin sacré lui-même des crimes que cette lettre avait flétris.

Il est venu s'incliner et demander justice, devant le représentant du Dieu de justice. Puis il s'en est retourné, calme, dans son pays, dans son diocèse, dans cette Belgique héroïque, qui supporte l'oppression, la prison, la fusillade, dans la foi et la sereine espérance [7].

C'est au cours de ce célèbre voyage que Besnard a pu entrevoir le cardinal Mercier, s'entretenir avec lui, prendre des indications et fixer ses traits.

6. Il ne l'était pas, lorsque j'écrivais en mai 1916.

7. Il faut se rappeler ici, à la honte de l'oppresseur, l'incarcération toute récente de ces patriotes belges, de l'Université flamande, les professeurs de Gand, Frédéricq et Pirenne. Ce dernier est un des premiers historiens de l'Europe, l'auteur de la belle *Histoire de Belgique*.

La vision est d'une noble simplicité.

Le Cardinal est debout. Il est très grand, presque un géant, un peu voûté, la tête petite. L'œil est profond, grave et doux, ombragé par des sourcils qui, comme les cheveux, sont d'un blond grisonnant. L'attitude est celle de la résolution calme. Il tient dans la main droite sa plume et de l'autre un manuscrit ; c'est sa fameuse lettre pastorale, celle qui, l'an passé, releva tant de cœurs et fit couler tant de larmes.

Le teint du visage est coloré. Le costume est peint aussi de tons soutenus, la soutane noire, lisérée et boutonnée de rouge corail très vif. Ces détails, que me donne le peintre, sont nécessaires pour bien concevoir l'ensemble extraordinaire et saisissant du tableau. 14

La figure que j'ai décrite est le centre d'une grande composition. Le Cardinal est dans une salle dont une grande baie s'ouvre à sa gauche ; par cette baie, on découvre une ville qui brûle : c'est Louvain, où le Cardinal a enseigné tant d'années. Des nuages de fumée s'élèvent de l'incendie ; quelques volutes se répandent jusque dans la salle, et sur leurs blanches teintes, apparaît, se dresse, tout vivant, tout sanglant, celui-là vers lequel monte la prière de la Belgique et l'appel de son apôtre, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, cloué sur sa croix et couronné d'épines.

Ce n'est pas la première fois que le peintre Besnard, par une heureuse audace, a osé introduire le Christ lui-même, souffrant ou triomphant, dans une composition où il voulait exprimer la souffrance, la charité, la rédemption. C'est la plus grande beauté des scènes peintes à l'hôpital des enfants à Berck-sur-Mer.

Dans le tableau qui s'achève à Rome cette année, on prévoit quel pourra être l'effet immense de cette représentation douloureuse, de cet appel direct et vivant au Dieu du Calvaire. Le Christ, très pâle, étend les bras derrière son serviteur pieux : de ses bras étendus, tombe une immense bénédiction. La tête est douloureuse ; la bouche ouverte prononce les paroles d'angoisse. C'est l'heure du *Sitio*, ou du *Lamma Sabacthani*. Presque l'heure du Tombeau.

C'est la veille de la Résurrection.

Ainsi notre grand peintre a vu, a senti, a exprimé.

II

Décembre 1917.

Depuis le jour où j'écrivais les lignes précédentes (au printemps de 1916), bien des événements se sont passés. Le tableau général reste vrai, puisque la guerre dure encore ; mais que de choses ont changé en France et en Italie !

Je regarde les traits tourmentés de Gabriele d'Annunzio, qui s'inscrivent dans l'ovale régulier de sa tête. Ce ne sont plus seulement des traits de poète, mais de héros. Il sait agir comme il sut parler. Il nous a prouvé que ce n'est pas seulement par allégorie que le poète a des ailes.

Nous l'avons suivi avec passion à travers les airs. Et qui de nous n'a pas frémi en pensant qu'une blessure brutale, pour un peu, fermait pour toujours à la lumière, ses yeux de voyant ?

L'atelier de la villa Médicis s'est peuplé de plus en plus. Ce fut, de plus en plus, le rendez-vous des Français et des amis de la France. Qui n'y est pas entré, de ceux que Rome a vus passer ? À certains jours, dit-on, il s'y fit de mémorables rencontres. Mais tous les jours, sous l'influence d'hôtes gracieux et avisés, ce furent des entretiens qui, pour être aimables, ne furent pas moins utiles et bons.

Et le peintre continuait son travail assidu, d'où sortira, avec une suite de tableaux, une suite, notable aussi, de prestigieuses eaux-fortes. On sait comme Besnard excelle dans ce procédé si vivant, auquel conviennent si complètement l'abondance, la finesse, l'énergie de son dessin.

Parmi ses plus remarquables modèles, je veux citer encore et tout spécialement le fameux orateur populaire belge Destrée. On sait comme cet ardent patriote est venu à Rome, enflammer les cœurs du feu de sa parole, pour la cause de la Belgique, la grande victime de l'injustice.

On verra ici avec quelle vérité surprenante Besnard a réussi ce tour de force, fixer cette figure où tout est mouvement, le masque « vultueux »,

puissant de vie, coloré de sang, où il y a la joie des buveurs de Jordaens, la passion des tribuns d'autrefois.

En 1916, le portrait du Cardinal Mercier, lorsque j'en parlais, n'était pas achevé. Mais la conception générale en était arrêtée, et j'avais pu la décrire. Je ne savais pas alors que cette conception même n'avait pas été ainsi arrêtée dès l'abord. L'histoire mérite d'être connue.

Tout naturellement, la pensée primitive fut de représenter le Cardinal, tenant à la main le papier et la plume, et prêt à écrire, à la confusion de l'ennemi féroce, sa célèbre lettre pastorale. L'évêque était debout près de sa table, dans son cabinet de travail. Dès lors cependant, l'idée était venue au peintre de faire briller par la fenêtre ouverte, un reflet de flammes, pour évoquer Louvain incendié, la Belgique ravagée, les églises détruites, les prêtres assassinés.

Mais alors seulement, le peintre songea qu'il manquait à cette scène de douleur un témoin ; le Dieu souffrant, Jésus crucifié. J'ai devant les yeux une esquisse où la figure du Christ est pour la première fois indiquée, vaguement encore et comme dans un nuage. Ce fut pour le peintre une révélation. Quand cette idée se fut emparée de lui, il ne lui fut plus possible d'imaginer autrement son œuvre, devenue vraiment sainte. Il ne voulut pas cependant ajouter ce commentaire sublime, sans avoir sollicité et obtenu le consentement du Cardinal Mercier. 17

Ainsi le tableau s'acheva. Ainsi tout Paris l'a vu à la Galerie Petit, dans une exposition mémorable, où plusieurs peintures notables qui l'entouraient, disparaissaient, on peut le dire, dans le rayonnement de la merveilleuse image.

Depuis lors, le portrait du Cardinal Mercier est devenu célèbre et populaire, photographié, gravé, reproduit très heureusement en couleurs en toutes dimensions, et répandu sous forme de cartes postales dans le monde entier[8].

8. Rouart (Librairie de l'Art catholique, Place Saint-Sulpice), a entrepris cette diffu-

Mais en 1916, alors qu'en dehors de Rome personne n'avait vu encore le fameux portrait, que je ne le connaissais moi-même que par le croquis à la plume, j'eus un plaisir très grand, on le conçoit, à en recevoir la première photographie. Je n'en parlerais pas cependant, si la chose, comme on va voir, n'avait pris quelque importance.

Cette photographie devait faire son chemin dans le monde. La figure perpétuée du grand évêque, défenseur de la Belgique catholique meurtrie, devait mener le peintre à en perpétuer deux autres, celles du Roi et de la Reine de cette même héroïque Belgique. 18

Cette aventure a sa place dans l'histoire de l'art, et même tout simplement, dans l'histoire. Il faut que je la raconte, car c'est une aventure de beauté. En voici tout le point de départ : avec mon exemplaire de la photographie, Albert Besnard m'en avait fait parvenir deux autres ; je devais offrir l'un au Baron de Broqueville, Président du Conseil des Ministres et Ministre de la Guerre de Belgique, et le prier de remettre l'autre à Sa Majesté le Roi Albert.

Il m'était facile de m'acquitter de la commission. En portant les photographies à M. de Broqueville, en fait, je les emportais chez moi. La guerre a de ces rencontres ! Il faut tout dire : ma petite maison de Flandre était pour lors, temporairement, devenue celle du Ministre patriote de Belgique, ce dont la vieille demeure s'enorgueillit infiniment.

Il est entendu que l'on ne nomme pas publiquement les demeures de guerre. Je ne viole pas l'incognito ! Le petit château flamand, vieillot et pittoresque, est au milieu de larges fossés dormants, près d'un jardin à lignes régulières, ce qu'on appelle un « jardin de curé », au bout d'une longue et double avenue d'ormes, sur le bord d'un placide canal. Ce fut longtemps ce que nous appelons un coin perdu, et les Anglais : *out of the way place*. Il n'était sur le chemin de rien ! On y trouvait le calme et la paix, dans la plantureuse prospérité des plus riches campagnes du monde. Les belles soirées rêveuses et lumineuses y respiraient la douceur du paysage flamand.

sion, dont il faut le louer.

Ces lieux modestes n'aspiraient pas à devenir fameux dans l'histoire. Lesquels y aspirent ? Ceux-là à coup sûr moins que tous les autres. La mesure dans laquelle ils le sont devenus est encore acceptable (jusqu'à présent !). Tout voisins d'un des plus terribles fronts de bataille, ils ont pu 19
tout craindre. Ils ont vibré du contre-coup des jours les plus meurtriers. Ils sont survolés tous les jours par les abominables oiseaux.

Nous sommes là non loin de la source de l'Yser inoffensif, devenu fleuve de guerre par excellence. C'est tout dire. Mais nous n'avons connu encore que l'écho du malheur et non le malheur même. Nous vivons, nous respirons, alors qu'un peu plus avant, en France ou en Belgique, tant d'autres étouffent sous la griffe. Finalement, et quoi qu'il soit advenu depuis, nous avons toujours lieu d'espérer que l'histoire ne se sera occupée de nous, que pour nous donner l'honneur d'avoir offert un toit à des hôtes très dignes.

Pourtant, quelle étrange chose ! Ce toit, si inconnu, a vu défiler pendant dix-huit mois toutes les figures les plus fameuses de l'Entente ou des pays neutres, princes, ambassadeurs, généraux, écrivains. Qui sait, sous l'humble abri de mon toit, quels dialogues se sont échangés, quelles confidences, quels engagements ? Le saurons-nous jamais ?

Bien des autorités politiques, diplomatiques, militaires, de celles qui ont organisé la lutte contre l'ennemi commun, ont cherché tout naturellement un lieu de rendez-vous, souvent de conseil, du même côté, auprès du chef du Gouvernement belge. C'est du Gouvernement d'Albert I^{er}, c'est du Ministère patriote présidé par M. de Broqueville qu'est sortie la première force de résistance contre l'injustice et la barbarie. C'est ce gouvernement qui est resté un centre naturel pour toute action commune.

La conversation avait moins de mystère et de solennité, lorsque le visiteur du petit château n'était que le propriétaire du lieu. Il s'efforçait à tenir la place la plus discrète, et à se rendre le moins encombrant qu'il 20
fût possible. Mais il arrivait que la cordiale bonne grâce de son hôte le tirât par force de sa réserve.

M. de Broqueville est un des hommes les plus aimables que j'aie ren-

contrés. Je ne décrirai pas sa physionomie bien connue, sa taille svelte et toujours jeune, son geste rapide et le pli cavalier de sa moustache. Pour nous faire plaisir, et quoiqu'il soit au fond du cœur le plus belge du monde, il aime à rappeler qu'il a dans les veines un peu de sang français ; et quel français ? Gascon, du pays d'Artagnan. Il est vrai qu'il faut ajouter une goutte de sang normand. Et ces deux atavismes complètent sans doute l'esprit qui anime le vaillant et habile homme d'État belge.

Donc, un soir d'été, en 1916, nous causions au . . . . , et par la fenêtre se miraient les derniers rayons du couchant au miroir du canal. Nous étions, par hasard, en très petit comité. Il n'y avait ni ambassadeurs, ni états-majors ; deux ou trois amis, je pense, tout au plus, en me comptant. La petite maison flamande avait repris son train normal.

Mais je n'ai pas oublié la conversation qui se prolongea assez tard ce soir-là ; on ne s'en étonnera pas, si je dis le point d'où elle prit son départ : je venais de remettre à M. de Broqueville la photographie que Besnard m'avait chargé de lui porter, le portrait du Cardinal Mercier.

Il l'admira longuement et fut ému. Il me dit depuis combien d'années il connaissait le Cardinal. Ce sont des souvenirs très lointains, du temps où mon interlocuteur était un tout petit enfant, — et l'abbé Mercier un jeune séminariste pieux, timide, très mince et très grand. Depuis ce temps, M. de Broqueville ne l'a jamais perdu de vue, aux jours où la sagesse et 21
la profondeur de son esprit en avaient fait un des premiers professeurs de théologie de l'Europe, jusqu'au moment où il devint ce grand chef religieux, l'Archevêque de Malines.

Les souvenirs se serrèrent, se rapprochèrent. On en vint aux images de Bruxelles en août 1914, aux jours infâmes et glorieux, ceux du mensonge allemand, et de l'honneur belge. Ces souvenirs de gloire et de douleur s'égrenaient au hasard du dialogue avec leurs détails précis et poignants, Liège et l'héroïsme du général Leman, l'incendie de Louvain, le siège d'Anvers, la retraite sur l'Yser !

La soirée s'acheva. Nous avions devant nous sans cesse l'image sereine et douloureuse du grand Cardinal tenant en main sa protestation sainte, à la lueur des incendies, et sur lui les bras étendus du Dieu crucifié.

Cependant, j'avais remis au Ministre l'exemplaire que Besnard désirait offrir au Roi des Belges. On me promit qu'il serait remis aux mains royales le lendemain. Et il le fut.

J'ai dit quelle suite admirable eut le simple hommage fait par le peintre au Roi. Cette suite, je l'avais désirée, prévue, et préparée de mon mieux. Je ne m'en cache pas ; je m'en vante plutôt. Ainsi s'engagea la conversation, à la fin de laquelle Besnard fut appelé à peindre le grand portrait qui sera, à n'en pas douter, le couronnement de la carrière de l'artiste, et deviendra un événement de l'histoire.

Un portrait du Roi Albert ! Ce n'était pas peu de chose à obtenir. Je ne l'ignorais pas. On m'avait même dit que c'était impossible, que jamais le Roi n'avait voulu livrer ses traits à peintre ni sculpteur. Que ne disait-on pas ? Qu'il n'avait même pas consenti à « poser » une heure, pour 22
le dessinateur chargé de reproduire ses traits sur le timbre-poste de la Belgique !

Tous ces bruits, et même cette anecdote ne m'avaient pas découragé. Chacun comprend qu'une tête royale ne s'expose pas à plaisir à la sollicitation de tous les artistes, et, après tout, pour un timbre-poste, une photographie peut bien suffire ! Comme il s'agissait d'un peintre du rang d'Albert Besnard, la question pouvait changer d'aspect. Mais ce qui emporta tout, je crois, ce fut la façon grandiose dont le peintre conçut l'œuvre et proposa de la traiter.

Je l'interrogeai, à Talloires où il prenait, au bord de son cher lac, quelques jours de repos, et je fus chargé de transmettre sa proposition. Il concevait le Roi Albert, et près de lui la Reine Elisabeth, tels que la destinée et l'honneur les avait placés, debout sur le lambeau de territoire national, au bord de la mer du Nord ; et il les voulait peindre en chefs militaires, à cheval, tous les deux.

Ce n'était pas la proposition du premier venu. Un maître seul pouvait trouver possible l'exécution d'un pareil projet, que seule une âme de penseur avait pu imaginer. Telle je la transmis. Elle fut acceptée sur-le-champ. J'en fus averti par un télégramme que j'eus une grande joie à

faire parvenir aussitôt à Talloires.

Albert Besnard fut convié à se rendre en Belgique.

Visiter le territoire non envahi de Belgique, le triangle sacré préservé de souillure, c'est une visite dont l'émotion est grande. En lui-même, ce coin de pays a toujours été charmant, le plus doux du monde, le plus hospitalier, et (Dieu sait !) le plus pacifique. C'était un des coins les moins connus de la Belgique ; notre coin de Flandre française, qui y confine, 23
l'était moins encore. Ce sont des contrées dont la guerre a fait découvrir le charme.

De notre côté de la frontière, j'entends tous les jours, parmi les amis qu'amène là le hasard des affectations militaires, quelques mots d'admiration. Bergues est un bijou, avec son beffroi, ses tours, ses remparts roses, ses eaux, ses vieilles maisons ! Et ces petites villes voisines, ces bourgs, ces villages : la flèche d'Hondschoote, le château d'Esquelbecq, Watten avec sa tour et sa montagne, Bollezeele, Wormhoudt, et le sommet de Cassel d'où l'on voit cinq royaumes, Bailleul, que d'autres encore ! Et l'on s'extasie. Et je puis répondre : vous l'avais-je pas dit ?

Il en est de même du triangle sacré de Belgique. Pour la plupart des touristes, Bruges et Gand, c'était toute la Flandre belge. Et l'on ne faisait qu'y passer. Bien peu de gens couraient les petits « trous » de Belgique, comme on court ceux d'Italie. C'était trop facile sans doute. Ypres même était bien négligé ; on se sentait bien *entre soi*, sur la jolie place oblongue irrégulière, que dominaient les Halles, dans les rues vieillottes, sur les remparts bordés de douves. Tout cela n'est plus !

Nieuport, à l'autre angle du triangle, est mort aussi. On le connaissait un peu plus, car c'était une des promenades d'Ostende, et le boulevard du bord de la mer y menait. On savait encore que de toutes les plages élégantes, qui se suivaient en se touchant, tout du long de la mer, la plus intime, la plus jolie est encore la dernière, la petite plage de la Panne.

Mais qui avait vu les petites villes, dont la plus ravissante a disparu, Dixmude, et Furnes dont la Procession populaire et sans apprêt valait bien

les Oberammergau, et le marché de Poperinghe, et l'Hôtel de Ville de Loo ?

Mais qui surtout connaissait les villages, et qui aimait les fraîches campagnes plantureuses, les grands arbres des routes, les houblonnières vertes, le sourire avenant des maisons ? C'était sain, propre, appétissant. Cela l'est resté encore, par endroits — le croirait-on ? — à quelques pas des tranchées et des ruines — dans les ruines même ! C'était ce pays coquet, où l'usage séculaire a toujours persisté de remettre les maisons à neuf tous les ans pour la Ducasse. On l'a appelé le *pays des maisons peintes*. Il a ce caractère que tout s'y présente au regard, neuf de couleur et antique de lignes. Les mœurs n'y sont pas autrement : on y veut le progrès et l'on y aime la tradition.

Ces réflexions familières me revenaient en foule tandis qu'un jour d'été je traversais le triangle sacré. Parmi les grasses récoltes, les champs chargés d'épis, tout semblait respirer la joie. Pour remettre les choses au point, il faut, au détour d'un chemin, découvrir une maison effondrée, un arbre déchiré, une église en ruine. Il faut apercevoir les plaines inondées. Il faut sentir vibrer la terre par la basse continue du canon.

C'est le lambeau de royaume sur quoi Albert est resté inébranlable. Pour aller le saluer à son poste, j'ai traversé ce coin de France, et ce coin de Belgique qu'on peut appeler le pays de l'Yser.

Albert est le *Roi de l'Yser*. Je proposais, dès 1914, de lui donner ce nom[9]. C'était le moment des luttes acharnées engagées parmi les eaux débordées du petit fleuve. Je disais : « *Yser* est un mot flamand qui signifie : *le fer !* » Mon cœur a battu lorsque, par une insigne faveur, me fut permis d'aller saluer près de l'Yser, le Roi de fer !

C'est un souvenir à jamais ineffaçable.

Que dire et quel détail fixer particulièrement ? Tout ce qui en reste dans ma mémoire est grand et absolument simple. Je reverrai toujours, dans la modeste villa, la galerie nue et claire, éclairée aux deux bouts par deux

9. *L'Yser* dans les Deux Guerres. (Paris, Plon, 1917.)

grandes baies, dont l'une donne en arrière sur les dunes, l'autre sur la mer. Tout autour, au dehors, l'animation est grande. Des camions passent. J'entends jouer la musique d'un régiment. Des troupes manœuvrent sur la plage.

Mon attente est courte. Je vois venir du dehors à grands pas, ouvrir la porte, entrer, un soldat de haute taille, en uniforme kaki. Il s'approche la main tendue. C'est le Roi. Le beau regard bleu pâle, le sourire aimable des lèvres, l'aisance facile et cordiale du geste, écartent toute gêne. Le dialogue s'engage, sur la France, sur la Belgique, spécialement leurs relations économiques dans l'avenir, le développement industriel, commercial, social, à prévoir dans le nouveau groupement des nations.

Je veux dire l'impression qui m'est restée nettement dans l'esprit de l'heure qu'a durée cet entretien. Car il y a une première vue qui ne trompe guère. Certains traits se gravent profondément. Deux caractères m'ont paru visibles dans cette physionomie de Roi : la réflexion d'abord. Et puis la sérénité. Une attention consciencieuse aux choses et aux pensées ; et une paix morale que cette conscience assure.

Observerai-je aussi une note marquée de gaîté ? Elle est bien connue de ceux qui fréquentent le Roi. Même à un passant, elle n'échappe pas. Elle éclaire le bon sourire paternel, lorsqu'il est question des jeunes princes. On les attendait, quand je fus à La Panne, un des jours prochains, et la Reine avait été les chercher. Et le Roi dit : 26

— Ce sont probablement les seuls enfants qui passent leurs vacances sur le front !

C'est sur ce front de Belgique qu'Albert Besnard a passé le mois de novembre, en 1916. M^me^ Besnard l'y accompagna. On sait qu'elle est elle-même une grande artiste. Elle est associée, d'intime manière, à la conception de toutes les œuvres notables de son mari, auquel sa présence apporte un appui presque nécessaire. La collaboration intellectuelle de ces deux esprits supérieurs est chose admirable à voir.

Je n'ai pas été à La Panne en même temps que M. et M^me^ Besnard. Mais je sais tout le prix et la beauté des souvenirs qu'ils ont gardés. Il est pro-

bable que la postérité en apprendra quelque chose. Besnard a toujours eu coutume de noter ses plus beaux souvenirs, et chacun sait de quelle plume alerte il le fait, car on a lu ses récits de voyage. Pour La Panne, il faut nous contenter pour l'instant de ce que Besnard en dit, très discrètement. Les jours passés dans la société presque continuelle des souverains ont laissé dans sa mémoire une image ravissante.

Ce fut presque une intimité.

Les relations du peintre et du modèle, souvent prolongées, tournent aisément en tout temps en une certaine familiarité, et même s'il s'agit d'un modèle royal. L'histoire en cite maint exemple. Le pape Eugène IV, dont Frà Angelico a fixé les traits sur les murs du Vatican, aimait à causer, nous dit-on, et même à rire, avec le bon moine. Et tout le monde sait l'anecdote de Charles-Quint et du pinceau de Titien.

Mais quelle différence pourtant à la guerre, quand le Roi est sur le front, 27
et que le peintre doit aller l'y rejoindre ! On vit ensemble dans des logis de fortune, et l'on s'asseoit à la même table à l'occasion, et l'on prolonge les soirées. Besnard est un causeur exquis, aux souvenirs les plus variés, car il a connu toute la terre. Il trouva, comme on dit, à qui parler. Ces conversations d'art et de guerre furent choses délicieuses ; je n'ai pas de peine à le croire.

Il sortira de là une œuvre d'art aussi parfaitement préparée qu'il se peut faire. Que le Roi et la Reine se soient prêtés l'un et l'autre avec une entière bonne volonté à l'observation de l'artiste, c'était le principal. Mais il y eut autre chose, qui n'a guère moins d'importance. Le peintre put se pénétrer de leur caractère même, en les retrouvant sans cesse dans le hasard et la variété des allées et venues de chaque jour ; il eut toutes les occasions les plus favorables, dans la suite des entretiens, pour étudier la variété de leurs expressions, l'image même de leur pensée. Tel est le complément qui lui était nécessaire. Certes, à Rome, nous l'avions vu, avec sa prompte habileté, saisir ses personnages à la dérobée, presque les deviner. Mais l'œuvre recueillie en Belgique est d'une autre sorte.

Si la méditation y eut une grande place, l'imagination pourtant y retrouvera la sienne dans la mise en scène du tableau.

L'observation attentive et vivante, tantôt prompte, tantôt méditée à loisir, a laissé pour preuve directe des dessins d'une rare beauté, au crayon noir, parfois relevés de blanc. Le crayon de Besnard est merveilleux et on ne sait qu'en dire, car rarement la souplesse et l'énergie ont pu alterner et s'unir avec une pareille richesse. Le dessin de l'artiste, c'est la 28
communication la plus directe de son esprit à sa main. C'est comme sa signature intellectuelle.

Il m'est précieux de pouvoir reproduire ici toute une suite des dessins de 1915, 1916 et 1917. À ceux qui perpétuent les traits de Benoît XV, du Cardinal Mercier, de d'Annunzio, de Destrée, peuvent être comparés et égalés les portraits du Roi Albert et de la Reine Elisabeth.

L'œil bleu du Roi se fixe, plein de douceur et de fermeté ; il semble découvrir dans l'avenir le point certain où sa méditation le mène. Le mystère brille encore, mais bien différemment dans le dessin fin et lumineux qui nous révèle la physionomie de la Reine. La bouche ferme et un peu serrée marque la volonté qui domine la souffrance. Dans les yeux pleins de pensée, il y a une énigme véritable, une énigme qui se résout en lumière. On ne peut se détacher de cette rare et étrange image. J'ai songé à telle figure symbolique de quelque précieux maître de la Renaissance, un Albert Dürer ou un Piero della Francesca, mieux encore à quelqu'une de ces figures souriantes et graves qu'a révélées parfois l'Égypte Alexandrine.

Pourquoi chercher si loin ? Ces pensées et leur expression, le peintre, ses modèles, sont d'hier, sont d'aujourd'hui, et sont de demain encore. Ces attentes, ces espoirs, ces certitudes lointaines, ont animé ces yeux et ces visages sur le lambeau de patrie, dans l'air brumeux de la mer du Nord, où le peintre a été les saisir.

C'est qu'il lui fallait ces observations et ces précisions-là pour donner la vie à son grand tableau royal. L'énigme des yeux, le rêve des visages, que les dessins nous ont présentés dans toute leur profondeur, vont dis-
paraître dans le vaste mouvement de la chevauchée militaire. En fait, ils 29
l'animent tout entier.

On doit se représenter maintenant la scène que nous montrera le Tableau. Il nous placera en pleine épopée.

Le Roi et la Reine sont à cheval tous les deux ; lui, au premier plan, vêtu de son uniforme de soldat, dont le vent de mer soulève un peu les pans, droit et ferme en selle, la tête dressée et tournée vers le spectateur, le regard dirigé au loin. Un peu plus au second plan, et comme si elle venait le rejoindre, la Reine pousse son cheval vers celui du Roi, dans toute l'élégante grâce féminine, et dans toute la majesté royale.

Ces magnifiques cavaliers, sur de beaux chevaux de guerre, sont en mouvement et palpitent de vie, dans l'air vif et salé de la côte septentrionale, sur un ciel lavé où courent les nuages. Derrière eux, s'étend à perte de vue jusqu'à la mer, la plage illimitée, où le vent balaie incessamment le cortège lointain des buées marines et des arènes soulevées.

C'est là, sur cette plage, tandis que j'attendais le roi, que vibraient les pas des régiments qui passent, que sonnaient les fanfares, que flottaient les drapeaux.

Cette image ne peut se détacher de mon esprit.

Le Roi Albert et la Reine Elisabeth sont à la tête de leurs armées en marche. L'heure est venue, le rêve est accompli, l'énigme est résolue. Les souverains ramènent le drapeau dans la patrie reconquise.

Ce n'est pas à Rome qu'il faudra voir ce tableau pour en embrasser toute la pensée. Ce n'est pas à Paris.

C'est à Bruxelles.

C'est à Rome que Besnard l'achève à cette heure, après l'avoir commencé à La Panne. Ce fut une difficulté. La lumière d'un soleil du Nord n'est pas celle d'Italie.

Le peintre m'écrivait naguère : « Vous vous figurez peut-être combien est différent ce qui entre ici par la fenêtre, et ce qui y entrait là-bas ! »

Mais il avait emporté, dans son imagination et son cœur, un pan du ciel touchant des Flandres, et il sut le déployer en temps et lieu, pour en

éclairer, comme ils devaient l'être, le Roi et la Reine de l'Yser.

Voilà où en est aujourd'hui l'œuvre de guerre d'Albert Besnard. Il m'a semblé que le moment était opportun pour s'arrêter et la regarder, et dire ce que j'avais pu savoir de ses causes, de ses incidents, de son développement.

Énumérer une pareille œuvre, en faire apercevoir la beauté artistique et la portée morale par quelques documents, c'est faire sans doute du peintre, le plus glorieux des éloges. Cet éloge suffit. Entre beaucoup de qualités, mon ami a celle de détester les hyperboles et de craindre l'excès de la louange. Il sait que je suis malhabile à manier l'encensoir. Il m'a permis de raconter ce que je savais, et, comme par le passé, de continuer à commenter son œuvre.

Cependant, il s'est méfié un peu :

— Ne m'ornez pas trop ! m'a-t-il dit.

Je ne l'orne que de la seule vérité.

NOTE

On a jugé à propos de rappeler sommairement les moments principaux de la vie d'Albert Besnard, et d'énumérer ses plus grandes œuvres décoratives, jusqu'à l'entrée de l'an 1914.

Prix de Rome. 1874.
Séjour à Rome. 1874-1879.
Séjour en Angleterre. 1879-1881.

Peintures à l'École de Pharmacie.

1re série. 1882 et années suivantes.
2e série. 1887 et années suivantes.

La maladie.
La convalescence.
La promenade botanique.
La cueillette des simples.

Le traitement des simples.
Le laboratoire.
L'homme préhistorique.
L'homme moderne.

Peintures à la Mairie du I^er^ Arrondissement, 1887.

Les heures de la vie.

Plafond à l'Hôtel de Ville de Paris.

La Vérité entraînant les Sciences à sa suite, répand la lumière sur les hommes.

Peintures à l'amphithéâtre de chimie à la Sorbonne.

La vie renaît de la mort.
Voyage en Espagne et en Algérie, 1894.

Peinture au Musée des Arts décoratifs, 1900.

L'Île heureuse.

Peinture dans la chapelle de l'Hôpital Cazin-Perrochaud, à Berck-sur-Mer (Pas-de-Calais), 1897 à 1905.

La Mort.
L'Enfant voué à la souffrance.
Le Mal.
La Résignation.
La Charité.

La Résurrection.
L'Espérance.
La Foi.
Le Sacré-Cœur.

Coupole du Petit-Palais. 1910.

La pensée.
La matière.

La beauté antique.
L'art chrétien.
Voyage aux Indes. 1910-1911.

Plafond de la Comédie française. 1912.

La poésie dramatique.
Élection à l'Académie des Beaux-Arts, 1912.
Direction de l'Académie de France à Rome, 1913.